

---

Bernard Heyberger

## **Hans-Lukas Kieser, *Der verpasste Friede. Mission, Ethnie und Staat in den Ostprovinzen der Türkei 1839-1938***

Zürich, Chronos, 2000, 642 p. (bibliogr., annexes, glossaire, index, graphique, tableaux, illustr., cartes)

---

### **Avertissement**

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

### Référence électronique

Bernard Heyberger, « Hans-Lukas Kieser, *Der verpasste Friede. Mission, Ethnie und Staat in den Ostprovinzen der Türkei 1839-1938* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 116 | octobre - décembre 2001, document 116.28, mis en ligne le 28 novembre 2005. URL : <http://assr.revues.org/484>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales

<http://assr.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://assr.revues.org/484>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

l'élite locale, un des leurs. Et les sources, très variées, répondent aux attentes de chacun de ces groupes. Sur place, l'épigraphe témoigne de divers patronages – impérial, élitiste, taoïste ; et les peintures murales, sous deux types distincts, expression du ritualisme taoïste, matériel pédagogique pour une édification morale, forment un moyen puissant de transmission de messages aux pèlerins illettrés ou peu lettrés. Mais les recueils d'histoire locale, les récits et légendes, les pièces de théâtre offrent des visions de la divinité fondamentalement divergentes de celle que veulent projeter les élites laïques ou religieuses, ce qui indique que « l'hégémonie intellectuelle », selon la théorie de Gramsci, tentée par les classes dominantes se heurte à un processus actif de contestation. Un exemple précis en est fourni par le fait que les différentes représentations de Lü Dongping échappent à la métaphore usuelle de la divinité bureaucratique au profit de sa personnalité taoïste, de ses pouvoirs spirituels ou, pour la classe lettrée, de sa moralité. En annexe : une liste descriptive des 52 peintures didactiques murales du Yongle gong. On regrettera seulement la mauvaise qualité des quelques reproductions de peintures, données en noir et blanc et à peine déchiffrables, alors qu'il existe de somptueuses reproductions chinoises en couleur ; et l'on remarquera que, mise à part une intéressante réflexion sur l'artisanat pictural au Moyen-Âge chinois (pp. 135-142), l'auteur a laissé de côté l'aspect de ces peintures qui a le plus attiré les auteurs de la RPC, leur témoignage sur la vie matérielle du XIII<sup>e</sup> siècle.

Françoise Aubin.

116.28

KIESER (Hans-Lukas).

**Der verpasste Friede. Mission, Ethnie und Staat in den Ostprovinzen der Türkei 1839-1938.** Zürich, Chronos, 2000, 642 p. (bibliogr., annexes, glossaire, index, graphique, tableaux, illustr., cartes).

L'imposant ouvrage de H.-L.K. est issu d'une thèse consacrée aux provinces orientales de l'Empire ottoman, soit un ensemble géographique qui s'étend de la Méditerranée à la Mer Noire, de la frontière russe et perse à Alep et Mossoul (Syrie et Irak actuels).

Ce travail se distingue d'abord par la qualité de l'édition. Il offre de nombreuses statistiques sur l'activité missionnaire, une chronologie, un glossaire, un index et des cartes, qui en font un instrument de travail indispensable pour se documenter sur la contrée et la période étudiées. Il propose encore 11 documents annexes

(en allemand, en français, en turc et en anglais), principalement d'origine missionnaire.

Il est également richement illustré de 128 photographies d'époque, provenant pour l'essentiel des missions protestantes. Si beaucoup d'entre elles sont posées, parfois conventionnelles, elles mettent cependant en scène de manière vivante lieux et acteurs de l'histoire racontée dans l'ouvrage. Leur intérêt réside dans cette distance qu'elles instaurent, dans cette confrontation qu'elles donnent à voir entre mondes traditionnels et modernisation à l'occidentale. On est frappé par ces scènes dans lesquelles d'austères bourgeois en redingote ou des femmes en chapeau (les missionnaires) côtoient des hommes coiffés de turbouches ou de turbans. Des images de magasins, d'ateliers, de réfectoires et de dortoirs, où tout respire l'ordre et l'hygiène, où femmes et enfants sont habillés à l'euro-péenne, contrastent vivement avec des clichés qui fixent une population dépeuplée de nomades, de paysans, ou, surtout, de réfugiés.

Le titre de l'ouvrage (« la paix manquée ») résume en une formule le siècle écoulé entre le début des *tanzimat* (ère des réformes) et l'installation définitive de la République turque monoconfessionnelle, nationaliste et centralisée. Il sous-entend l'échec des politiques entreprises pendant cette période, en faisant référence à la résurgence de la question kurde et alévie et (d'une autre manière) de la question arménienne, dans la Turquie actuelle. En introduction, l'auteur fait la critique d'une historiographie qui a pratiqué le partenariat académique avec la Turquie en période de guerre froide, ménageant ainsi l'idéologie nationale turque en évacuant depuis les années 1920 la question du véritable « nettoyage ethnique » qui venait de se produire, première application « d'une pensée darwiniste-nationaliste radicale » (p. 16). Son travail se situe au contraire dans le courant actuel de réexamen des situations de mixité religieuse et d'interculturalité, dont son champ d'étude offre une expérience précoce.

La région se caractérisait en effet, au début de la période étudiée, par sa mixité ethnique, puisqu'elle était peuplée pour l'essentiel de Kurdes et d'Arméniens, les premiers renforçant progressivement leur poids démographique aux dépens des seconds. Sa disposition confessionnelle était plus complexe, puisqu'en dehors des sunnites, on trouvait une forte implantation de musulmans dissidents (alévis, appelés *kizilbash*), très proches du point de vue des mœurs et des croyances des Arméniens, qu'ils côtoyaient. Les missionnaires protestants, touchés par leur disponibilité, les tinrent d'abord

pour des crypto-chrétiens, avant de saisir leur penchant au syncrétisme. Ils crurent pouvoir se reconnaître dans leur religion du cœur, peu ritualisée (pp. 385-390). Du côté chrétien, les Arméniens apostoliques ou grégoriens étaient les plus nombreux. Mais on trouvait aussi des *sūriyani*, chrétiens de langue liturgique et parfois vernaculaire syriaque, eux-mêmes divisés en « jacobites » et « nestoriens ». De chacune de ces obédiences se détachait par ailleurs une communauté catholique et protestante.

H.-L.K. est amené à réévaluer positivement l'action missionnaire, surtout protestante (celle de l'*American Board of Commissioners for Foreign Missions*, puis également celle des missions allemandes, dans lesquelles exerçaient quelques Suisses). Celle-ci est généralement assimilée à la pénétration impérialiste européenne, et tenue pour responsable de la détérioration de l'équilibre harmonieux et de la coexistence pacifique qui auraient caractérisé le système impérial ottoman. En s'élevant, à juste titre, contre ce stéréotype historiographique, forgé selon lui dès la période de réaction islamique du sultan Abdulhamid II (1876-1908), l'A. n'évite pas toujours les accents apologétiques. Son discours sur les missions catholiques (jésuites, capucins et dominicains) est plus critique, moins convaincant et plus superficiel aussi, servant souvent de simple contrepoint à un exposé sur les missions protestantes.

Si une espérance eschatologique semble avoir habité les missionnaires durant presque toute la période étudiée, on voit que la volonté de christianisation, qui avait animé les premiers, cède plus tard la place à une plus grande ouverture sur l'islam et à une perspective civilisatrice à plus long terme, pour finir, sous la République, dans un pragmatisme sans autre perspective que celle de séduire les élites turques. H.-L.K., avec peut-être un excès d'optimisme, s'attache à montrer que l'idéologie universaliste démocratique des missionnaires protestants ne pouvait généralement pas être enrôlée au service d'intérêts géopolitiques et économiques impérialistes. Il met en lumière, à juste titre, les décalages ou les contradictions entre missionnaires et diplomatie des Grandes Puissances. Comme ailleurs dans le monde, c'est l'enseignement, puis l'exercice de la médecine en direction des populations indigènes, puis enfin l'aide au développement économique, qui forment les principales activités de ces missions protestantes jusqu'à la Première Guerre mondiale. La réhabilitation de l'œuvre et des idées des missionnaires autorise aussi l'A. à affirmer la validité de leurs témoignages sur la manière dont les relations inter-ethniques et interconfessionnelles ont été gérées, et sur

les responsabilités respectives dans les massacres de 1895 et de 1915.

L'activité missionnaire est toujours caractérisée par un mélange d'utopie, voire de chimère, et de pragmatisme, d'idéalisme et de calcul, d'initiatives individuelles et d'institutionnalisation. Elle repose souvent sur le malentendu ou l'erreur d'appréciation réciproque, entre missionnaires, indigènes, ou puissances « protectrices », ce qui n'empêche nullement son exploitation à des fins divergentes, par les différents partenaires en présence. L'expérience racontée ici ne dément pas cette règle du jeu. L'intérêt de ce travail réside justement dans l'ambition de H.-L.K., de reconstituer le jeu complexe des interactions entre « mission, ethnie et État » (p. 15), en posant d'emblée que la question des chrétiens, des kurdes et des alévis est intimement liée (pp. 23-24).

L'ouvrage est divisé en trois grandes périodes chronologiques, qui correspondent à trois situations politiques successives : l'époque des réformes (*tanzimât*) (1839-1876), celle de l'islamisation et de la centralisation sous Abdulhamid (1876-1908), celle de la Jeune Turquie (1908-1938). Pour chacune de ces périodes, il nous offre une analyse générale, et surtout des observations détaillées sur des « théâtres » particuliers, qui permettent de saisir plus précisément les logiques d'action des différents partenaires en présence.

Ainsi, l'optimisme de l'ère des réformes combine une volonté de libéralisation, posant les principes de la liberté de conscience et d'égalité devant la loi qui auraient dû déboucher sur une identité nationale ottomane, avec la mise en oeuvre d'une centralisation étatique hostile aux anciennes structures sociales, notamment au système quasi-autonome, plutôt pacifique, de cohabitation Kurdes/Arméniens. H.-L.K. retrace par exemple l'épisode de l'élimination de Bedir Khan, l'émir kurde de Bohtan, entre 1834 et 1838. Le patriarche nestorien tente de mettre à profit cette situation pour se faire reconnaître le leadership sur ses montagnes du Hakkari, mais se heurte à l'émir kurde de la région, allié du précédent. C'est justement le moment où l'Américain Asahel Grant découvre ces « *Mountains Nestorians* », dans lesquelles il croit voir des tribus d'Israël perdues, auxquelles il prédit un rôle central dans la prochaine fin des temps ! En fait, l'épisode s'achève par la montée en puissance des cheikhs, leaders religieux sunnites, la destruction de villages nestoriens, et l'échec de la tentative de mission. Les clivages confessionnels se renforcent, mais les Kurdes alévis, inquiets de la poussée de sunnisme intransigeant, tentent alors de se rapprocher des missionnaires protestants.

Le congrès de Berlin (1878) marquait l'engagement des Grandes Puissances dans la « question arménienne ». Toutefois, les promesses du congrès, de réformes internes de l'Empire ottoman, ne furent pas suivies d'actes concrets. Ce qui engendra une frustration des espoirs nationalistes chez les Arméniens, dont une partie d'activistes se lança dans la guérilla, tandis que des associations de soutien à leur cause se créaient en Europe. Du côté des musulmans sunnites, ces développements firent monter un sentiment d'insécurité et d'inquiétude, un repli défensif sur l'identité musulmane. Les Kurdes, que la volonté d'autonomie aurait pu rapprocher des Arméniens, considèrent qu'à Berlin, leur cause avait été sacrifiée à celle de ces derniers, ce qui les rendit ouverts à la politique islamiste et centralisatrice d'Abdulhamid II. C'est ainsi que se constitua le corps de supplétifs kurdes appelé *Hamidiyyé* (1891). Lorsque surviennent les pogroms de 1895, la distance entre musulmans et chrétiens s'est considérablement élargie, et chaque camp compte ses praticiens de la violence. Les missionnaires sont alors presque tous rangés aux côtés des chrétiens, mais marquent clairement leurs distances par rapport au mouvement nationaliste révolutionnaire arménien. En prenant là encore des exemples concrets, H.-L.K. montre les différences de situation sur chaque « théâtre » de ces massacres, et distingue l'attitude des Kurdes alévis envers leurs voisins arméniens de celle des troupes kurdes sunnites au service du régime hamidien. Il affirme cependant avec force que la thèse officielle d'une réaction spontanée à des provocations arméniennes est indéfendable, que ce n'est qu'une combinaison de révolte sociale et d'organisation dirigée de haut qui peut expliquer la violence des actes (p. 246). Les événements de 1895 provoquèrent un sursaut humanitaire en faveur des Arméniens en Europe, qui se traduisit par un investissement missionnaire plus intensif sur le terrain, avec en particulier l'arrivée des Allemands et des Suisses. L'activité missionnaire était tenue en suspicion par Abdulhamid, qui, à l'instar de ses successeurs républicains, tenta de la désigner comme bouc émissaire. Il est vrai qu'à leur corps défendant, les missionnaires servirent la montée de la prise de conscience identitaire et nationale des chrétiens, notamment par l'éducation qu'ils leur offraient dans leurs écoles. Finalement, ne pouvant plus s'opposer aux ingérences étrangères, Abdulhamid accorda reconnaissance et privilèges aux institutions missionnaires en 1906, ce qui manifestait l'échec de la politique qu'il avait menée pendant deux décennies.

On sait que la Révolution Jeune Turque de 1908 avait été la « divine surprise », provoquant des scènes de fraternisation et éveillant d'immenses espoirs dans tous les camps. Il semblait en particulier que l'idéologie progressiste des missionnaires protestants coïncidât avec celle des nouveaux dirigeants. On pensait qu'allait se rouvrir le temps des réformes, qui donnerait une inscription institutionnelle démocratique au pluralisme ethnique et religieux de l'Empire. En fait, dès les guerres balkaniques de 1913, le régime devint dictatorial, et revint à une base nationaliste étroitement turque et sunnite, qui devait par la suite prendre des intonations racistes. L'entrée en guerre, avec son cortège de malheurs pour toutes les composantes de la population, allait précipiter cette évolution. C'est alors que fut appliquée ce que H.-L.K. n'hésite pas à appeler la « solution finale » (*Endlösung*) du « problème arménien » (p. 339) : « Le systématisme d'un centralisme moderne, les moyens modernes de la télégraphie et du chemin de fer, ainsi qu'une pensée darwiniste, qui considérait que l'éloignement de « l'ennemi national » intérieur était le fondement pour la réalisation d'un espace national unitaire, peuvent autoriser à parler du premier et paradigmatique génocide, au seuil du XX<sup>e</sup> siècle » (p. 339). C'est en traitant des « théâtres » locaux (Harput, Van, Urfa) que l'A. apporte les preuves les plus accablantes de cette affirmation, tout en veillant à s'en tenir aux faits, dans toute leur complexité. La déportation des Arméniens vers le désert syrien ne pouvant être attestée comme acte de génocide par les archives ottomanes publiées, la validité ou non des témoignages visuels des missionnaires devient essentielle pour établir la vérité. Ceux qui sont cités dans l'ouvrage sont d'une force irréfutable. Ainsi, la relation inédite du missionnaire du *Hilfsbund* allemand Johannes Ehmann rédigée sans doute en 1920, sur le déroulement des événements à Harput, est-elle d'autant plus écrasante qu'elle provient d'un observateur d'abord incrédule, qui, jusqu'en juin 1915, a cru pouvoir faire confiance aux autorités ottomanes (alors que la déportation des chrétiens allait commencer sur place le 1<sup>er</sup> juillet). Ce récit est aussi pathétique, car il atteste chez le narrateur « l'effondrement de sa vision piétiste du monde » (pp. 422-425). L'élimination des Arméniens plonge beaucoup de missionnaires dans une véritable crise existentielle personnelle.

En lisant ces pages, on ne peut manquer de penser aux « nettoyages ethniques » qui occupent l'actualité depuis quelques années. On songe aussi, évidemment, aux débats sur le

génocide arménien et son rapport avec la *shoah*. L'A. consacre quelques pages, dans sa conclusion, au rapprochement comparatif, entre la « déportation » des Arméniens et celle des juifs en 1941, mettant en accusation au passage les Grandes Puissances, qui ont entériné l'État national unitaire turc au traité de Lausanne, sans même autoriser le nécessaire travail de deuil et de mémoire sur la tragédie arménienne. On l'aura compris, H.-L.K. s'est forgé une intime conviction, qu'il défend avec une persuasion militante. Mais sa rigueur méthodologique évite d'asséner des vérités indiscutables. Elle invite au débat, et ouvre à plusieurs reprises de nouvelles pistes de recherche, pour une histoire qui reste encore pour beaucoup dans la pénombre.

Bernard Heyberger.

116.29

LUBAC (cardinal Henri de).

**La Rencontre du bouddhisme et de l'Occident.** Paris, Cerf, 2000, 350 p., (traductions, errata, glossaire, index) (in Oeuvres complètes, XXII, Sixième section).

Il convient de saluer l'initiative de l'Association Internationale Cardinal Henri de Lubac et des éditions du Cerf de publier les œuvres complètes de l'un des plus grands penseurs catholiques du XX<sup>e</sup> siècle. Répartis en douze sections, les cinquante volumes prévus sont édités sous la direction scientifique de Georges Chantraine et Michel Sales, assistés de Fabienne Clinquart. Parmi les premières livraisons, *La rencontre du bouddhisme et de l'Occident*, publié en 1952, est déjà passé à la postérité comme un ouvrage pionnier en un domaine, celui de la rencontre Orient/Occident, qui ne cesse de prendre de l'importance au fil des décennies.

Appelé à enseigner l'histoire des religions à la faculté catholique de Lyon dès 1929, le Père de Lubac s'est intéressé de très près au bouddhisme, qu'il considérait comme un « fait spirituel » majeur. Après la guerre, il publiera trois ouvrages sur le bouddhisme et sa confrontation avec l'Occident chrétien : *Aspect du bouddhisme* (1951), *La rencontre du bouddhisme et de l'Occident* (1952) et *Amida* (1955). De ces trois livres, celui qui aura la plus grande influence sur la communauté intellectuelle et scientifique est sans conteste *La rencontre...* et on ne peut que se réjouir de la réédition d'un livre qui n'a rien perdu de son intérêt et qui était malheureusement épuisé depuis longtemps.

Divisé en cinq grands chapitres, l'ouvrage reconstitue les principales étapes de la découverte du bouddhisme par les Occidentaux : Antiquité et Moyen-Âge ; la découverte missionnaire ; la découverte scientifique ; les premières controverses ; progrès scientifiques et positions spirituelles. Près de cinquante ans après sa publication, on peut constater que ce formidable travail d'érudition n'a pas pris une ride. Ses points forts sont assurément la période missionnaire, la naissance des études bouddhiques en Occident et les controverses du XIX<sup>e</sup> siècle autour de la confrontation du bouddhisme et du christianisme. Tout juste peut-on déplorer deux faiblesses dans cet exposé fouillé et lumineux. Le Père de Lubac accorde assez peu de place à la récupération du bouddhisme par les cercles ésotériques de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle. Or la naissance de ce « bouddhisme ésotérique » est au cœur de la problématique de cette rencontre, avec tous les malentendus qui en découlent, et connaîtra une formidable postérité jusqu'à nos jours. On peut aussi regretter qu'il n'ait pas davantage saisi l'importance de la confusion qui s'est opérée vers les années 1860-1880 du XIX<sup>e</sup> siècle entre la pensée de Schopenhauer et celle du Bouddha et qui contribua grandement à donner du bouddhisme en Europe une image de pensée pessimiste et de culte du vide. Ces lacunes ne diminuent toutefois en rien l'extraordinaire mérite de cette étude qui demeure irremplaçable.

On sera plus critique sur la conclusion de l'auteur, intitulée : « Le bouddhisme et la pensée européenne ». Dans la fin de cette longue conclusion, le savant jésuite change soudainement de ton, quitte ses habits d'historien distancié et porte un regard chrétien assez critique sur le bouddhisme. Même s'il lui reconnaît d'indéniables qualités, il condamne avec fermeté ceux qui délaissent les trésors de la tradition chrétienne pour s'intéresser au bouddhisme et juge même cette « entreprise insensée », comme « la plus folle des folies » (p. 279). Outre le caractère polémique et apologetique de ces propos, il apparaît surtout que l'A. est encore tributaire d'une lecture erronée du bouddhisme, compris comme un culte du vide et du néant. Nul théologien sérieux n'oserait aujourd'hui porter de tels jugements. Certes, il y a eu depuis le Concile Vatican II de véritables progrès dans la connaissance du bouddhisme et de la diversité de ses traditions, qui rendent caducs ces jugements hérités du XIX<sup>e</sup> siècle.

On pourra évidemment aussi souligner les nombreux événements survenus depuis 1952 dans cette rencontre du bouddhisme et de